

Bible

Joëlle FERRY, *Isaïe. « Comme les mots d'un livre scellé... »*, Lectio divina n° 221, Cerf, 2008, 288 p., 30 €.



Une brève introduction méthodologique trouvera sa réponse dans une conclusion intitulée « Ouverture », en diptyque terminal. L'œuvre est prise dans sa globalité comme un tout, non comme un jeu hétéroclite, un « labyrinthe » (p. 80, 97).

Cette ouverture est l'entrée véritable dans la lecture du livre prophétique, non plus celle produite par l'exégèse qui commente, celle de notre livre, mais l'interprétation du lecteur, poussé à son tour à une démarche d'appropriation personnelle. C'est à lui d'entrer dans la dynamique d'une lecture participative à construire, non donnée normativement ou consacrée par l'histoire. C'est dire à quel point l'auteur insiste sur la meilleure technique d'approche des sens possibles d'un texte fondamental. Cette allégerance de l'auteur à la souveraineté de la Parole irréductible de Dieu réjouit. Un bonheur d'expression permet de clôturer sur les derniers mots d'une « adresse » au lecteur : « C'est le temps de chercher et de se laisser trouver, le temps de lire et de se laisser transformer » (p. 244).

Ouverture donc, sur les soixante-six chapitres d'Isaïe, à partir d'une étude à la fois synchronique et canonique, qui n'exclut nul-

lement la perspective diachronique, où toute technique de clarification du sens est considérée comme un simple outil à son service. Dans une telle orientation, les théories de Paul Ricœur sont analysées et appliquées.

L'un des points-clé de cet « Esaïe » est l'émergence d'un livre unique en deux parties, qui rompt avec la tradition paresseuse qui consistait à valoriser trois rédacteurs successifs sans liens entre eux. L'auteur démontre l'unité du livre, considéré dans son élaboration multiséculaire, harmonisé par son dernier rédacteur. L'ensemble est privilégié sur la partie et l'« architecture » (p. 37) sur la « structure », sans exclusive. C'est une oeuvre que nous lisons ici et maintenant, écrite pour nous. Son sens définitif ne nous est pas livré à tel ou tel moment précis du texte, du lieu ou du temps de l'histoire, mais se dévoile au fil des chapitres qui, pour chacun d'eux, a besoin des autres, supports du sens qui se construit « avant et après ». Il ne nous est donné, au mieux, qu'au bout du parcours achevé de la lecture. C'est pourquoi nous découvrons que lire c'est « durer dans le texte », « se souvenir » (p. 242) en permanence.

Le thème de l'endurcissement du cœur, par exemple, reçoit un développement conséquent et pose la question de l'implication directe d'un Dieu vengeur, qui pousserait l'homme à la faute. La responsabilité céleste, ainsi engagée par le truchement de son prophète, placerait-elle le Créateur dans une position ambiguë ? L'analyse des diverses positions critiques sur ce thème et d'autres, peut troubler le lecteur, sans pour autant clarifier le questionnement, d'autant plus que la conclusion apportée par l'auteur perd en netteté s'il ne fait pas la synthèse des points

de vue, pour les trier et dégager le sien (ex. p. 148, 208...). Fallait-il exploiter amplement des gisements critiques contestables du passé récent ou ancien, puisque ce travail n'est pas une thèse ? (p. 8)

Peut-on conclure de façon abrupte à la « responsabilité » de Dieu qui envoie un « souffle de torpeur » sur son peuple ? Oui parfois, car on comprend que Yhwh l'a suffisamment averti et qu'il s'est lassé. Il ne l'extermine pas comme lors du Déluge, mais peut agir comme à Babel. C'est pourquoi il parlera la langue des sourds, des aveugles ou des ivrognes. Peut-être alors, les sourds entendront-ils et les aveugles verront-ils ? Dieu est dans le dépit amoureux, mais il s'agit de sa Gloire et de la vie de l'homme, son image.

Une question demeure, celle de l'approche par thèmes utilisée par l'analyse. N'y a-t-il pas le risque, par l'accent mis sur tel aspect du texte, de perdre la synergie qui s'établit dans le texte hébreu entre des oppositions constantes et quasi binaires, (l'auteur en parle) voire ternaires, entre conversion et péché, écoute et surdité, confiance, foi et désespoir, salut et perdition, petit « reste » et universalité... ce qui contredirait la volonté de globalité exprimée en introduction ? Peut-on conclure enfin, sur l'apothéose prophétique du nouveau ciel et de la nouvelle terre sans observer que l'image ultime du prophète Esaïe est une vision d'apocalypse ou de champ de bataille, « un sujet d'horreur » et non de salut pour tous ?

Jacques MOURIQUAND, *Ancien Testament : quelles vérités historiques ? Les bouleversements de la recherche actuelle*, Labor et Fides, 2008, 154 p., 18 €.



L'exploitation idéologique des textes bibliques ne date pas d'aujourd'hui. Au nom d'une sainteté que l'on s'approprie, il est aisé de leur faire dire ce qui convient à l'air du temps, fondamentalismes dépassés, idéologies, passions. C'est pourquoi

ce petit livre est le bienvenu. Il ne s'agit pas de sacraliser la Parole dont on croit cerner le sens, ni de la désacraliser, mais de la comprendre avec plus de vérité. Les sciences actuelles sont porteuses des découvertes récentes qui modifient profondément l'image séculaire qui était la nôtre. Elles ne sont jamais l'ennemie de la foi, qui ne peut être qu'évolutive, mais la clarifient. La vérité biblique est souvent plus proche du mythe que de l'histoire, mais cela ne dévalorise en rien la pensée divine, pour nous permettre de l'approcher en un mystère vivant.

Cet ouvrage a pour projet de vulgariser ces découvertes, exposées par ailleurs dans des ouvrages récents (p. 151), des émissions télévisuelles (p. 7). Cette visée d'un large public (non pas le sérail des spécialistes déjà informés) a une vocation missionnaire d'information et s'inscrit dans notre époque. Il faut lui en savoir gré.

Olivier LONGUEIRA,
agrégé de lettres

François GENUYT, *L'Épître aux Romains*, Cerf, 2008, 224 p., 22 €.



Comment faire parler un texte? On connaît la difficulté de la Lettre de Paul aux Romains. On ne peut donc que se réjouir quand se multiplient les chemins d'accès à une juste et bonne compréhension de cette épître, autant d'occasions qui nous

sont offertes pour essayer d'y voir un peu plus clair!

François Genuyt, dominicain, membre du CADIR (Centre pour l'Analyse du Discours Religieux), nous propose dans son livre une approche sémiotique du texte paulinien. La méthode de lecture sémiotique se propose de décrire l'organisation de la signification d'un texte, et c'est donc à cela que l'auteur s'attache: décrire l'univers de signification de l'épître, au travers d'un parcours figuratif qui tente d'articuler les nombreuses figures dont regorge le texte, comme *la loi, la foi, la justice, la grâce, l'amour*, pour n'en retenir que quelques-unes.

La difficulté principale de cet ouvrage, en plus de la complexité première de l'argumentation de Paul, tient à la méthode de lecture utilisée qui risque de paraître « technique » à bien des lecteurs étrangers au langage et au fonctionnement de la sémiotique littéraire, même si quelques pages d'introduction méthodologique tentent d'apporter quelque aide.

Mais l'intérêt majeur d'une telle lecture est évidemment qu'elle s'en tient au texte sans (trop) avoir recours aux multiples éclairages apportés par des siècles d'interprétation et de débat théologique. Patiemment et au fil du texte, on redécouvre le cœur du message de Paul: comment derrière la *foi* comme derrière la *Loi*, il y a d'abord l'amour gratuit de Dieu pour ses fils, et comment, par grâce, tous sont justifiés par la foi. La lecture de François Genuyt suit à la trace la figure de ce juste « *qui par la foi vivra* ». *Sujet adamique sans loi, sujet assujetti à la Loi, sujet universel établi sous le règne de la grâce*: comment *s'instaure le sujet* (sous titre du livre) par-delà les divisions qui le traverse? Et la question n'est pas sans importance, parce qu'assurément le texte parle de toi, lecteur!

Jean-Luc-Marie FOERSTER, o.p.

Jean-Pierre LÉMONON, *L'épître aux Galates*, Cerf, 2008, 232 p., 30 €.



Dans son introduction, l'auteur montre que les destinataires de la *Lettre* sont des habitants du sud de la province romaine de Galatie, habitants que Paul a personnellement visités lors de ses trois voyages. Il note que les « agitateurs venus

d'ailleurs » sont des gens qui « prétendent proclamer l'Évangile » et « se réclament des pratiques de l'Église de Jérusalem ». Après un bref historique des structures successivement découvertes dans le texte, il fait sur ce

point une proposition personnelle. Et il énumère enfin « les grands thèmes de la lettre » : la foi du Christ, source de la justification ; vérité de l'Évangile paulinien et communion (« avec ceux qui ont été apôtres avant lui ») ; de la foi d'Abraham à la bénédiction des nations en Jésus Christ ; une interprétation renouvelée de l'Écriture (« relue [par Paul] à la lumière de la foi en Christ ») ; le Christ, destinataire de la Promesse ; Promesse et Loi ; adoption filiale et don de l'Esprit. Tous ces thèmes sont présentés avec l'érudition et le talent bien connus de l'auteur. Pour ma part, je ne pourrai plus travailler *Galates* sans consulter son ouvrage.

Je me suis réjoui de trouver enfin la 'foi du Christ' dans un commentaire francophone. Quelques exemples. L'Évangile qu'ont accueilli les Galates est « celui de l'homme justifié par la foi de Jésus Christ » (p. 45). Cette foi « peut être comprise comme la confiance parfaite du Christ au Père jusqu'à la croix » (pp. 46-47) ou comme « la fidélité du Christ Jésus à la mission que le Père lui a confiée » (p. 100). On la retrouve dans la définition de la *grâce de Dieu* (Ga 2,21) : cette grâce, « c'est la justice qui vient par la 'foi de Jésus Christ', c'est-à-dire sa fidélité jusque dans sa mort » (p. 105, note 21). C'est également d'elle qu'il s'agit quand Paul évoque la mission pédagogique de la Loi (Ga 3,23-26) : « Paul discerne avec soin deux périodes : celle d'avant la manifestation de la foi du Christ et celle d'après la venue de celle-ci » (p. 48). Et c'est encore à elle, semble-t-il, qu'il est fait appel pour expliquer ce que fut l'*écoute de la foi* (Ga 3,5) par les Galates : ceux-ci « ont répondu avec confiance à la première proclamation dont l'objet était Jésus Christ crucifié » (p. 114).

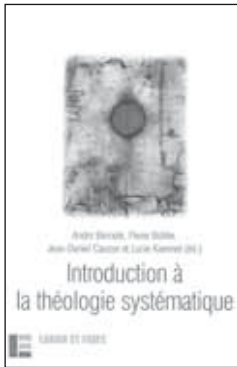
Applaudissant l'apparition de la foi du Christ en Ga 2,16, je suis déçu de ne pas la retrouver au verset 20 sous la forme de 'foi du Fils de Dieu'. Ce manque n'est expliqué que dans une note de critique textuelle et de manière discutable : « Il ne s'agit plus du Christ, mais du Fils de Dieu ; aussi, au verset 20, s'agit-il de la foi au Fils de Dieu » (p. 97, note c). Il s'ensuit très logiquement qu'en Ga 3,26, les baptisés, bien qu'ayant *revêtu Christ*, deviennent *filis de Dieu* non pas, comme ce serait logique, par la foi qu'ils vivent en Christ (*diatês pisteôs én Xristô*), mais par leur « foi en Christ », ce qui, pour l'auteur, semble bien être synonyme de foi au Christ.

En 1906, G. Kittel déplorait l'indifférence de ses pairs devant un article de 1891 dans lequel J. Haussleiter insistait sur la distinction entre foi du Christ et foi au Christ. Ce que cet auteur a trouvé en *Romains*, ajoutait Kittel, je l'ai moi-même trouvé en *Galates*. Et il concluait par cette recommandation : « Il faut de toute urgence cesser de faire silence sur les thèses que Haussleiter a présentées (...) sans se soucier de l'opinion de ses pairs ». Mais ce silence de règle s'est indéfiniment prolongé dans le monde francophone. Par exemple, en 1980, dans son beau livre sur « la foi de Jésus-Christ », J. Guillet affirme que, chez Paul, pas une des huit mentions explicites de la 'foi du Christ' « ne peut signifier directement la foi vécue par Jésus », ce qui l'amène à ne trouver cette 'foi' qu'en explicitant l'implicite des Évangiles. Dans ce contexte, je reçois le livre de J. P. Lémonon comme un progrès décisif. Même s'il le fait de façon incomplète, il introduit enfin dans un commentaire francophone ce qui est au cœur de l'Évangile paulinien : la foi du Christ.

Paul-Dominique DOGNIN, o. p.

Théologie

André BIRMELÉ, Pierre BÜHLER, Jean-Daniel CAUSSE, Lucie KAENNEL, *Introduction à la théologie systématique*, coll. *Lieux théologiques*, Labor et Fides, Genève, 2008, 622 p., 25 €.



Ce manuel, fruit d'une collaboration de dix théologiens universitaires, vient avec bonheur combler un vide dans l'espace francophone protestant. On peut rapprocher cet ouvrage de ceux que les étudiants et le public cultivé ont à leur disposition, du côté

catholique, avec *l'Initiation à la pratique de la théologie* (Cerf, 1982), ou le *Manuel de théologie* dirigé par Joseph Doré (Desclée, 1991) ou celui de Hans Waldenfels (Cerf, 1990) pour ne citer que les plus courants, à côté d'autres dictionnaires de théologie plus récents.

Cet ouvrage se présente comme un outil de travail pour l'apprentissage théologique selon une visée pédagogique très claire et vraiment bien conçue. Pour ce qui est des textes, il est composé de deux parties principales *Prolégomènes* et *Dossiers thématiques*. Une *Reprise pédagogique* donne ensuite des pistes de travail sur chacun des chapitres, sous forme de questions qu'un lecteur individuel pourra reprendre ou qui permettront aisément un travail d'appropriation en groupe de travail.

Les cinq chapitres de la première partie constituent une épistémologie du travail théologique, un méta-discours, en s'affrontant aux thèmes classiques de la théologie fondamentale : croire et penser, Écriture sainte et confession de foi, l'ancrage de la dogmatique dans la réalité, les assertions de la foi et leurs articulations, la construction d'une théologie.

La seconde partie déploie neuf dossiers : l'anthropologie théologique, le salut, le Christ, l'Esprit, Parole et sacrements, l'Église, l'eschatologie, la création, Dieu. L'option théologique de placer la question de Dieu à la fin s'explique « en modernité [car elle est] détachée d'une considération de type chronologique et l'ordre du monde, du cosmos et de l'humain y est foncièrement décalé de l'ordre des causes, productrices, exemplaires ou finales ».

Les 133 pages d'*Annexes* en fin de volume offrent des ressources documentaires très utiles pour un apprentissage qui ne saurait se limiter à transmettre des informations. Ainsi le *Glossaire des personnes* offre 54 entrées de *Anselme* à *Zwingli* en passant par *Irénée* ou *Rahner* qui, en quelques lignes, permettent de situer un auteur et les grands axes de sa pensée. De même le *Glossaire des notions* présente des définitions qui de, *analogie* à *trinité*, en passant par *forensique*, donnent l'étymologie et la signification des termes usuels du vocabulaire théologique. Nous trouvons aussi 49 pages de bibliographie méthodique, qui donnent non seulement les références citées mais aussi des moyens pour aller plus loin parmi les instruments de travail et les ouvrages liés aux thèmes abordés. Trois index enfin, onomastique, thématique et biblique, complètent le dispositif avant une table des matières très détaillée.

On l'aura compris, nous avons là un ouvrage fort bien construit qui fournit une première compréhension de la théologie protestante contemporaine dans l'aire francophone occidentale, en grande partie tournée vers l'espace germanophone. Le cahier des charges auquel les auteurs se sont pliés dans chacune de leur contribution permet de lire les chapitres séparément tout en gardant une même structure, avec des renvois qui évitent les répétitions. Chaque chapitre a donc une taille à peu près égale et un plan toujours identique dans lequel après une introduction du thème, on trouve un état de la question qui passe en revue les données bibliques, les moments historiques majeurs, les options de la Réforme (Luther, Calvin, l'orthodoxie protestante et la théologie libérale), les défis et enfin une synthèse systématique dans laquelle l'auteur affiche son point de vue personnel. Cette dernière sous-partie est souvent remarquable parce que les auteurs se sont vraiment soumis à l'exigence d'offrir une véritable synthèse dont on ne peut que saluer l'effort de pensée qu'il suppose.

Une autre qualité de ce manuel réside dans son ouverture œcuménique qui ne cache ni le consensus croissant sur certaines questions, comme celle du salut (Birmelé le souligne, par exemple p. 215), ni les divergences entre les différentes familles chrétiennes qui sont présentées avec un très louable effort de clarté et d'objectivité irénique.

On reconnaîtra incidemment l'influence persistante de la *Dogmatique* de Barth, avec, en fin de volume, un tableau de concordance entre l'édition allemande et la traduction française.

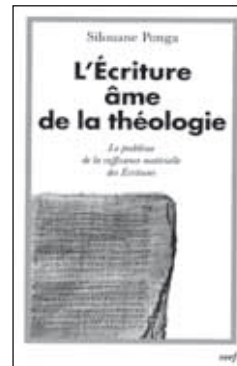
Il est difficile de formuler des reproches à une telle entreprise qui, dans un volume néces-

sairement restreint pour en permettre l'usage effectif, ne pouvait tout dire. Alors, en me forçant un peu, on pourra peut-être regretter que le glossaire des personnes ne mentionne pas davantage d'auteurs catholiques : ainsi Congar ou de Lubac aurait pu y figurer ou encore Newman, notoirement absent dans tout le volume. De même, en dépit du méticuleux travail de relecture, qui signe la marque de Lucie Kaennel, on relève une inexactitude sur saint Thomas d'Aquin dont on dit qu'il fut d'abord bénédictin avant de devenir dominicain : en fait il fut seulement oblat, c'est-à-dire écolâtre au Mont-Cassin. Ou encore, pour la fine bouche, p. 24, il est question « du jésuite Stanislas Breton » : non, il était Passionniste, c'est bien sûr dommage pour la Compagnie !

On ne saurait donc une fois de plus que recommander cet instrument de travail théologique comme un ouvrage de référence aux apprentis ou aux théologiens plus aguerris, qu'ils soient protestants ou catholiques.

Christophe BOUREUX, o.p.

Silouane PONGA, *L'écriture, âme de la théologie. Le problème de la suffisance matérielle des Écritures*, Cerf, 2008, 512 p., 44 €.



Cet ouvrage est le fruit d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université pontificale grégorienne de Rome en 2003. C'est le premier tome d'un important travail, qui justifie et approfondit, dans une perspective originale, l'une des

grandes affirmations du concile Vatican II, selon laquelle « la Sainte Ecriture est comme l'âme de toute la théologie » (DV 24).

Silouane Ponga part des problématiques liées à la théologie post-tridentine et qui, par conséquent, font l'objet des préoccupations du Concile Vatican II: la question relative aux « deux sources » de la révélation et celle de la « suffisance matérielle » des Écritures (p. 41-104). A propos des deux sources, le concile répond en affirmant que la Tradition est porteuse de la Parole de Dieu *comme et avec* l'Écriture. En faisant ainsi l'usage de la notion de « Parole de Dieu », qui désigne d'abord hypostatiquement le *Verbe de Dieu* (Jn 1, 1-2; He 1, 1-3; 1 Jn 1, 1) préexistant à la révélation de Dieu dans l'histoire, le concile présente la Tradition et l'Écriture comme les deux canaux de transmission (et non pas deux sources indépendantes) de l'unique source qu'est la Révélation divine.

Après une évaluation critique de la théologie préconciliaire, l'auteur engage une réflexion sur la constitution positive de la théologie et les conditions formelles de sa genèse. Finalement, il propose la solution d'une « théologie positive intégrale » afin que, sur un plan épistémologique, la théologie chrétienne soit vraiment fidèle à son objet propre (p. 237-281). Il parvient ainsi à étayer l'affirmation de *Dei Verbum* selon laquelle l'Écriture est l'âme de la théologie.

L'auteur considère impossible de soutenir la *suffisance matérielle* des Écritures. En effet, il n'y a pas d'*autosuffisance* des Écritures, puisqu'elles n'existent pas indépendamment des autres instances de communication de la vérité révélée (la Tradition, le Magistère, la liturgie, etc.), par lesquels nous pouvons aussi

acquérir sa juste intelligence sur le plan herméneutique. D'où l'hypothèse d'une *suffisance véridative* des Écritures. (p. 333-447).

À la fin du premier tome de cette thèse, figurent quelques excursus sur les contributions de Congar à la notion de Tradition et de Rahner à la notion de Révélation, ainsi qu'une bibliographie succincte suivie d'un index des noms.

Le principal intérêt de l'ouvrage est de situer la Sainte Ecriture de la façon la plus adéquate par rapport aux autres instances de transmission de la divine Révélation et ainsi de ne pas en faire le principe unique et « auto-référent » de la croyance ou de la théologie.

Paul-Marie Fidèle CHANGO, o.p.

Donna SINGLES, *L'homme debout. Le credo de saint Irénée*, Cerf, 2008, 162 p., 18 €.



Cet ouvrage est un ouvrage posthume de Donna Singles, théologienne d'origine américaine, ayant enseigné à Lyon de nombreuses années. Juste avant sa mort, elle avait confié ses dossiers sur saint Irénée à Ingmar Grandsedt. Tout le travail était fait, dit-il dans sa préface. Il restait seulement parfois à choisir entre deux versions du même chapitre.

Le fil directeur est simple: le Symbole des apôtres. Il permet, article par article une

synthèse de la pensée irénéenne. Au fur et à mesure, Donna Singles donne sa propre interprétation et pose ses propres questions à la lecture des textes.

Il me semble qu'elle organise sa pensée autour de la vocation de l'homme à être image et ressemblance. Cette vocation se réalise dans sa vie « fragile » et corporelle grâce à une croissance accompagnée de l'Esprit saint jusqu'à l'incorruptibilité. Cette dernière, reçue à la création ne peut se manifester qu'à la fin des temps quand l'homme se trouve dans le face à face, dans la vision de Dieu. C'est cette vision elle-même qui est incorruptibilité par participation à la gloire de Dieu. Elle n'est possible que par et dans le Christ qui, selon une idée chère à Irénée, récapitule tout.

On peut regretter quelques raccourcis de sens pour des non-initiés notamment dans l'évocation du rapport création-eucharistie. Il y a aussi quelques petites inexactitudes en particulier quand l'auteure dit que Dieu recherchait Adam avant son péché (cf. *Contre les hérésies* V, 15,4 cité p. 62). On aurait pu souhaiter plus de nuances dans la réflexion sur le péché originel qui précise cependant bien l'originalité d'Irénée par rapport aux développements de la pensée augustinienne. Encore un dernier regret : que dans le texte sur la rémission des péchés, ne soit pas mentionné le passage où Irénée l'évoque explicitement (*Contre les hérésies* V, 17,1-3)

Dans le chapitre sur la passion du Christ, il me semble que Donna Singles dit un peu trop rapidement qu'Irénée fait peu de place aux aspects concrets de sa souffrance et de sa mort (voire *Démonstration apostolique* 68-82) même si elle évoque de façon claire le sens de la croix pour Irénée.

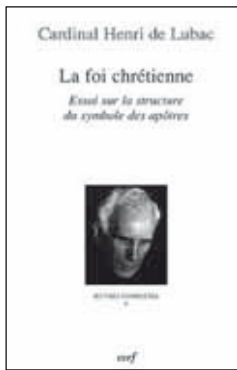
Par contre, les derniers chapitres sont très éclairants, notamment toute la réflexion sur le salut et la descente aux enfers. Les textes d'Irénée cités sont riches pour aborder une théologie des fins dernières. On pourra particulièrement apprécier le rapport que fait Irénée entre les disciples « étendus » à la Cène ou au Jardin des Oliviers et les morts « étendus » dans l'attente de leur relèvement et achèvement.

Donna Singles ne passe pas non plus sous silence la question de ceux qui refusent Dieu jusqu'au bout. Elle indique l'incompréhension d'Irénée devant ce mystère. S'ils sont séparés de Dieu, c'est le fait de leur volonté propre. Quant à leur sort, il vaut mieux ne pas trop en dire... Elle propose, sur ce thème, de considérer, ce qui n'est pas courant, non seulement le péché d'Adam, mais surtout le péché de Caïn. Ce déplacement est riche de sens.

À noter enfin le dernier chapitre sur la résurrection de la chair et la vie éternelle plein d'espérance, avec les mots mêmes d'Irénée : « que sera-ce, lorsque, ressuscités, nous le (le Père) verrons face à face? Lorsque tous les membres, à flots débordants, feront jaillir un hymne d'exultation, glorifiant celui qui les aura ressuscités d'entre les morts et gratifiés de l'éternelle vie? » (C.H. V, 8,1 cité p. 144)

Véronique MINET

Henri de LUBAC, *La foi chrétienne, Essai sur la structure du symbole des Apôtres*, Cerf, 2008, 610 p., 39 €.



Ce cinquième tome des *Œuvres complètes* du cardinal Henri de Lubac instruit particulièrement la question de la nature de *la foi chrétienne*. Cette édition introduite par Peter Bexell, pasteur de l'Église luthérienne de Suède, donne de mesurer les inflexions

de la théologie lubacienne : les fondements patristiques, avec par exemple l'*anima ecclesiastica* d'Origène, et les évolutions de cette théologie catholique en dialogue avec les grands théologiens de la tradition protestante, de Luther et Calvin à Bultmann et Barth.

Les écrits colligés parcourent une période qui commence avant 1959 pour s'achever en 1991 par la publication d'un texte obtenu de de Lubac par son ami von Balthasar. L'intérêt majeur de cette édition consiste à rassembler ces textes thématiques dans leurs versions les plus abouties. Elles apparaissent classées par ordre chronologique tout en étant accompagnées d'un cadre de lecture orienté sous les thèmes du rapport du théologien de Lubac à l'humanisme et à l'œcuménisme.

L'enquête historique sur les formes du Symbole des Apôtres et l'interprétation de sa structure est déjà connue. Elle a déterminé et détermine encore une approche à la fois renouvelée et respectueuse de la tradition de foi dans l'Église catholique. Ce début de *xxie* s.

en théologie comme en spiritualité gagne à la fréquentation d'Henri de Lubac.

Avec lui, il faut constater que l'ignorance et l'affaissement spirituels semblent avoir encore pris de l'ampleur et ne sauraient être compensés ni par ce simplisme que serait l'observance formelle des rites, ni par le mensonge d'une certaine intelligence critique dont le geste consisterait à dilapider son propre patrimoine ecclésial. De Lubac représente une voie, non pas moyenne entre ces deux mirages, mais un chemin proprement catholique dans l'intégration croyante et intelligente de l'héritage de foi. C'est un paradoxe réjouissant et stimulant que les éditions du Cerf aient sollicité Peter Bexell, pasteur luthérien, pour nous présenter à nouveau les approches d'Henri de Lubac au sujet de l'antique Symbole formulé et confessé dans l'Église de Rome.

Philippe DOCKWILLER, o.p.

Rémi BRAGUE, *Du Dieu des chrétiens. Et d'un ou deux autres*, Flammarion, 2008, 255 p., 19 €.



Rémi Brague est professeur de philosophie médiévale à l'Université Panthéon-Sorbonne (Paris-I) et de philosophie des religions européennes à la Ludwig-Maximilian Universität de Munich. Après des travaux érudits sur Platon et Aristote, il

publie *Europe, la voie romaine* en 1992, un

essai important qui le fera connaître d'un large public. Ses recherches actuelles se donnent à lire en un triptyque : Brague s'interroge sur la manière dont les hommes se sont représentés le « monde » (*La Sagesse du monde. Histoire de l'expérience humaine de l'univers*, en 1999), puis la « loi » donnée par Dieu (*La Loi de Dieu. Histoire philosophique d'une alliance*, en 2005). Le troisième volume, à paraître bientôt, s'interrogera sur la manière dont l'homme a cherché à s'émanciper, historiquement, de la nature et de Dieu.

C'est comme philosophe et comme chrétien que Rémi Brague présente, dans ce livre, *l'image que le christianisme donne de Dieu*. Spécialiste non seulement de la doctrine chrétienne, mais aussi du judaïsme et de l'islam, il propose des mises en perspective intéressantes avec ces deux autres religions, tout en réfutant les expressions courantes qui mettent dans le même panier « les trois monothéismes », « les trois religions d'Abraham », ou encore « les trois religions du livre ». Le christianisme propose une image singulière et originale de Dieu, et c'est cette image que l'auteur veut présenter à ses lecteurs. Ce n'est pas un livre sur les chrétiens, ni sur l'Eglise, ni sur le christianisme, mais, comme le titre l'indique, sur Dieu. C'est un ouvrage qui bénéficie de la clarté et de la précision du philosophe, très informé et sans érudition inutile, dont la lecture est aisée et stimulante. Ecrit à la première personne du singulier, dans un style alerte et dégagé, pédagogique sans être pontifiant, et sans s'interdire d'emprunter quelques exemples à sa vie privée, l'auteur offre un ouvrage engagé et un discret témoignage.

Que veut dire « connaître » lorsqu'il s'agit de Dieu ? C'est la question qu'il faut se poser d'abord. Dieu est un, c'est entendu, mais que

veut dire « un » lorsqu'il s'agit de Dieu ? (ou : de la Trinité). Dieu est Père, mais de quelle paternité s'agit-il ? (ou : que la paternité de Dieu, ce n'est pas la virilité de l'homme). Dieu communique, il crée, il parle, il s'incarne, mais comment cette parole s'adresse-t-elle à l'homme ? (ou : de la liberté de l'homme devant la Parole de Dieu). Dieu parle. Ou, plutôt, il a parlé, il a tout dit, il n'a plus rien à dire. Alors que faire, lorsque tout est dit ? Les deux derniers chapitres, peut-être les plus stimulants, présentent « un Dieu qui ne nous demande rien » et « qui pardonne les péchés ». A Dieu, nous ne devons rien, parce que s'il nous donne tout, il ne nous demande pas de nous conduire de telle ou telle manière. Le christianisme n'est pas « une sorte de morale ». Il n'y a pas de « morale chrétienne ». C'est Monsieur Homais (et les imbéciles) qui croient que le christianisme a « introduit dans le monde une morale ». Dieu attend de nous que nous choisissons le bien et la vie et il délivre de ce qui fausse et blesse la vie et la liberté. Autrement dit, le Dieu des chrétiens est celui qui pardonne les péchés (le péché suppose le pardon), à condition que je reconnaisse mon péché (comme le mien) et que j'accepte le pardon de Dieu. « A chacun de nous, donc, de se demander : suis-je sûr de vouloir le Bien ? suis-je sûr que c'est vraiment Dieu qui m'intéresse ? »

Dieu ne parle plus. Dieu n'est plus là. Il n'est nulle part. C'est le constat d'un monde désenchanté que fait et qui fait notre modernité. Nietzsche a théorisé cette mort de Dieu. Mais, bien avant Nietzsche, Jean de la Croix, mystique espagnol de la seconde moitié du XVI^e siècle, a affirmé et donné les raisons de l'absence de Dieu, d'un Dieu justement « réduit au silence ». Rémi Brague consacre de très belles pages à la *Montée du mont Carmel*.

Quelle est la droite façon de faire l'expérience de Dieu ? Et si Dieu n'était pas là où l'on croit ? Il faut relire Jean de la Croix. Dieu a déjà « tout dit » en « son unique Parole », à nous de savoir l'écouter.

Ce livre demande un effort d'attention, mais aucune connaissance préalable de ce dont il est question. Le lecteur y approfondira et renouvellera sa compréhension de Dieu, que ce soit le Dieu avec et pour lequel il vit ou que ce soit celui « des chrétiens ».

Pascal DAVID, o.p.

Pierre DESCOUVEMONT, *Dieu souffre-t-il ?*, Édition de l'Emmanuel, 2008, 192 p., 15 €.



Le père Descouvemont, bien connu pour son *Guide des difficultés de la foi catholique*, répond par cet ouvrage à un encouragement du cardinal Cottier (cf. p. 7) à régler leur compte aux théologies de la faiblesse et du retrait de Dieu, jugées

contraires à la foi et à la tradition chrétiennes.

Sont visés non seulement Jonas et Boulgakov, mais Varillon, Zundel, Moltmann, Küng et Moingt, en quelques pages qui les assimilent quasiment les uns aux autres, sans grande subtilité ni bienveillance, qualifiant leurs positions de panthéistes, ariennes, gnostiques et hégéliennes. On peut remarquer que l'auteur

ne cite explicitement Balthasar que lorsqu'il va dans son sens, non quand il s'en prend radicalement à ses positions sur la foi de Jésus (p. 47) et sur l'épreuve de la peine du dam traversée par Jésus (p. 43). À noter aussi (p. 40) l'attribution erronée à Luther de la théorie de la substitution pénale. Mauvaise apologétique, puisque Anselme en est l'initiateur bien connu (cf. *Cur Deus homo*) et qu'elle a cours de Trente à Pie X.

Il s'agit dans ce livre d'anathématiser les théologies de la croix et de la kénose, et de défendre comme seule orthodoxe la conception traditionnelle de la toute-puissance, du providentialisme, et de l'impassibilité de Dieu. Cette impassibilité n'empêche pas la compassion, mais la compassion ne va jamais jusqu'à altérer le bonheur infini de Dieu, pas plus que la souffrance de la croix n'enleva la vision béatifique au Christ.

Sur le plan christologique, l'auteur s'en tient à une vision plutôt johannique, considérant comme vérité dogmatique la conscience originelle et permanente de Jésus de son identité de personne divine. Son argument répété, à renfort de points d'exclamation : Jésus serait un aliéné s'il n'avait su dès le début qui il était (pp. 47, 143, 174). L'auteur n'affronte pas les conséquences possiblement docétistes de sa position. Le docétisme professe que le Fils prend seulement l'apparence d'un homme. Si Jésus jouit de la vision béatifique durant sa Passion, est-il encore vraiment homme, en toutes choses comme nous, excepté le péché ? L'argument de l'aliénation me semble faible, car on peut lui opposer au même niveau celui de la schizophrénie.

Dans sa volonté de sauver la divinité de Jésus, l'auteur semble ignorer ce qu'il risque

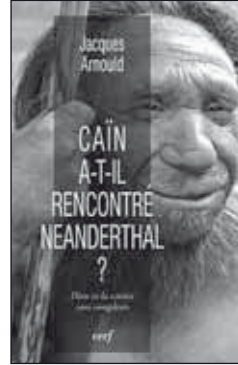
d'en coûter à son humanité, faute de prendre au sérieux les questions issues de l'anthropologie et de l'exégèse modernes auxquelles s'affrontèrent quelques-uns des auteurs qu'il pourfend.

La méthode d'interprétation est plus spirituelle que théologique. L'Écriture à propos du Christ est ainsi interprétée à la lumière des écrits mystiques, pris tout au long comme argent comptant, de Charles de Foucault, Padre Pio, Mère Teresa, Marthe Robin, Thérèse de l'Enfant-Jésus, Marcel Van, Julienne Norwich, Catherine de Sienne, Gertrude d'Hefta, Marguerite-Marie, Pascal, etc. La citation d'Ignace (p. 58) évoquant le Christ en sa passion « ayant devant les yeux nous-mêmes et tous nos péchés dans leur détail » aurait en particulier mérité une relativisation. Il n'est pas sûr que l'on aboutisse au final à la conception la plus chrétienne qui soit de la puissance de Dieu et de la relation des croyants au Christ.

Jean-Etienne LONG, o.p.

Science et foi

Jacques ARNOULD, *Caïn a-t-il rencontré Néanderthal? Dieu et la science sans complexes*, Cerf, 2008, 192 p., 22 €.



Après *Les moustaches du diable* (2003) et *La lune dans le bénitier* (2004), Jacques Arnould nous offre un nouvel ouvrage au titre énigmatique : *Caïn a-t-il rencontré Néanderthal?* Le sous-titre « Dieu et la science sans complexes » nous rassure toutefois

rapidement sur le projet de l'auteur. Fidèle à la tâche qu'il s'est assignée depuis plusieurs années, Jacques Arnould veut à nouveau inviter au dialogue entre la science et la foi, conscient que « c'est dans la parole, la rencontre, voire la confrontation à l'autre que chacun naît à lui-même, et non en édifiant des murs » (p. 14).

Le présent ouvrage diffère cependant dans sa forme des précédentes productions de Jacques Arnould. Plutôt que de suivre un thème unique qu'il déploierait au long des chapitres, l'auteur nous livre ici une série de nouvelles, où il laisse libre cours à son imagination pour aborder les questions que la science pose au philosophe et au théologien. Les thèmes abordés concernent les deux domaines de prédilection de l'auteur : les sciences de la nature (en particulier la théorie de l'évolution) et les sciences de l'univers. Les mises en scène sont variées et les genres littéraires divers (lettres, méditations, récits).

Si certains chapitres semblent évoquer le souvenir d'expériences vécues, Jacques Arnould n'hésite pas également à présenter, avec souvent beaucoup d'humour, des situations inattendues (la rencontre d'un évêque et d'un clone), cocasses (un « café philosophique » dans le bar d'un auvergnat) ou totalement imaginaires (un conseil divin au sujet de l'*Intelligent Design*). Il puise librement son inspiration aussi bien dans les scènes bibliques ou la littérature, que dans une série télévisuelle comme *Les Experts*. Mais que l'on ne s'y trompe pas : Jacques Arnould ne verse jamais dans la facilité et le simplisme, ce dont témoignent les références plus ou moins explicites aux différents auteurs et mouvements qui façonnent la pensée contemporaine sur ces questions. On devinera en particulier en filigrane l'intérêt que Jacques Arnould porte à la pensée de Teilhard de Chardin, qui apparaît en bonne place parmi les auteurs cités.

Le format et le style de la nouvelle empêchent nécessairement de détailler de façon technique et approfondie les problématiques abordées, qui sont souvent difficiles pour le néophyte (comme le principe cosmique anthropique par exemple, qui est expliqué en quelques phrases). Toutefois, les principaux enjeux de chaque question sont toujours mis en lumière très clairement et de manière sans doute plus apte à frapper l'esprit qu'une longue présentation érudite, même si c'est de façon partielle. Libre au lecteur de se reporter à des ouvrages spécialisés pour approfondir ensuite l'un ou l'autre point qui aura aiguisé sa curiosité.

Charles RUETSCH, o.p.